

La Mare Aux Elfes

Grand-Mère me regardait de ses yeux profonds. Quelque chose dans son visage me susurrait que ce qui allait suivre avait une particulière importance. Pour elle, pour moi, pour toutes les deux...

Le moment s'est prolongé ainsi, longtemps, silencieusement, jusqu'à ce qu'un voile passe devant ses yeux et que fugitivement, ses traits semblent inhabités... Et puis elle s'anima, esquissa un sourire. Elle était de nouveau là.

- J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi Sarah...

- S'il s'agit d'intercéder auprès de ton fils pour qu'il accepte de te revoir...

- Oh non... rien de tel... - Grand-Mère agitait doucement la main comme pour rejeter cette idée - ton père est quelqu'un de bien trop fier pour savoir la nécessité de tout cela... non... laisse le donc dans ses certitudes... cela n'est pas si important, tu sais...

Un sourire sincère et lumineux me confirma que mon père était bien où il était, et qu'il n'y avait aucune raison de faire flotter l'ombre de sa présence dans le petit salon.

- Alors, de quoi s'agit-il ?

Grand-Mère se leva et semblait chercher quelque chose tout en me parlant. Elle finit par se retourner ; elle semblait légèrement préoccupée. Elle haussa rapidement les épaules et se rassit en face de moi. Avec l'index et le majeur de sa main droite, elle remonta une mèche de cheveux blancs et rebelles au-dessus de son oreille, de ce geste qui n'appartenait qu'à elle. Et puis ses mains se retrouvèrent, sur la table, et Grand-Mère poussa un petit soupir de contentement. Une ombre d'inquiétude survola son front puis s'évanouit, et Grand-Mère me fixa de nouveau.

- Je voudrais que tu ailles voir si la petite mare aux elfes existe toujours...

- Pardon ?

- Oui, tu sais, la petite mare, à la limite de la propriété...

- De l'ancienne propriété Grand-Mère, tu sais bien que...

- Que ton père l'a vendue il y a bien longtemps, oui, de cela je me souviens très bien... - dit-elle avec un humour certain - mais j'ai besoin de savoir...

Sans me quitter du regard, elle attrapa la cafetière encore chaude posée sur un dessous-de-plat et l'agita légèrement à mon intention avec un air interrogateur. Je hochai la tête machinalement, tout

en cherchant une fois de plus les mots que j'allais devoir prononcer. Je regardais le café couler dans ma tasse, et monter en arabesques volutées vers mes narines. Son arôme me renvoya des années en arrière... Je vis le grand salon, la grande table. La famille réunie. Grand-Père. Mon cœur se pinça à cette évocation.

- Grand-Mère...

Grand-Mère me regardait patiemment, sans rien dire. Tout au plus ses doigts jouaient-ils les uns avec les autres, comme animés d'une volonté propre. Ses mains étaient noueuses et marquées...

- ... Nous en avons déjà parlé, tu sais...

Elle sourit tendrement.

- Oui, je sais, et je me rappelle fort bien que tu ne veux pas...

J'arborai un sourire gêné. Elle continua.

- ... Et je ne t'en voudrai pas si tu n'y vas pas. Tout au long de ma vie, j'ai toujours agi à ma guise, je ne pourrais que me réjouir si tu te mets à faire de même vois-tu...

Elle se tut, et mon sourire figé me rendait mal à l'aise. Ma peau me semblait de plâtre, mais comment lui dire ?

Grand-Mère avait toujours eu son monde à elle, mais la tendance s'était accentuée au fil des ans et de la solitude. Non pas que nous ne nous soyons pas occupés d'elle, mais Grand-Mère était de ces personnes indépendantes qui préférerait sa propre compagnie à celle des autres, et savait garder sa porte fermée et la bouche close, lorsqu'elle estimait qu'il pleuvait trop dehors.

Avec le temps, son comportement original avait viré à la franche anormalité. Aux yeux des autres en tout cas. Nous ? Il nous était devenu de plus en plus difficile de l'accompagner sur cette route sans lui lâcher la main, alors que son monde s'éloignait chaque jour un peu plus du nôtre... Depuis longtemps, nous avions décidé qu'une certaine fermeté nourrie de tendresse serait sans doute la meilleure réponse à la situation. Une semaine difficile, trop de nuages accumulés à l'horizon de mon quotidien, ses yeux clairs et présents comme jamais je n'en ai trouvé chez d'autres...

Je n'ai pas su ce jour là trouver les mots pour refuser. Et
l'accord s'est conclu à notre insu, dans les effluves d'un arôme torréfié,
alors que nous portions nos tasses à nos lèvres. Sans plus rien dire...

*

*

- Que penses-tu de cette photo ?

Mirvin prit une brève inspiration avant de répondre.

- Je pense que tu devrais la brûler.

Mirvin était un ami. De ceux qui savent dire les choses quand il
le faut. Et - pour ma part - sans doute encore un peu plus que cela...

Nous étions assis à la terrasse d'un des cafés de la place Saint
André des Arts. Les visages inconnus aux tables proches
semblaient ne pas prêter attention à nous. Mirvin avait choisi le

lieu, j'avais choisi le jour et l'heure, et nous nous étions retrouvés
- après des mois de silence réciproque - pour partager ce moment,
cette parenthèse dans la Grande Course.

Comme à l'habitude, il n'avait rien fallu pour que nous nous
retrouvions vraiment. Pas de phrases prétexte, aucune
convenance, il avait suffi de s'apercevoir aux abords de la place pour
que Paris et ses flots humains perpétuellement renouvelés
disparaissent à nos yeux. Un baiser, une main qui touche une
épaule, et nous nous étions assis comme si nous ne nous étions
jamais quittés.

- Pourquoi ?
- Parce que je pense qu'elle te préoccupe trop...
- Parce que rien ne te préoccupe toi ?

J'avais lancé cela très vite, sans même y penser. Un pur réflexe.
Mirvin poussa un soupir légèrement agacé en regardant ailleurs.

- Tu sais très bien de quoi je parle, Sarah. Je te connais, et c'est
bien de cela dont il s'agit.

Je tournais sans fin la tranche de citron dans ma limonade, sans
plus oser lever les yeux.

- Je sais d'où vient cette photo, dit-il... et je pense deviner ce qu'elle représente...

Je restais silencieuse... J'éprouvais un respect profond pour Mirvin et ses prises de position ; je pensais qu'il me connaissait mieux que quiconque - et pour cause - mais sans toutefois vraiment me connaître, comme tous les autres... Comment pouvait-il comprendre ? Je commençais à me dire que tout ceci était malvenu. Que j'avais commis une erreur. Que je n'aurais jamais dû l'appeler et évoquer tout cela. Cette affaire était bien trop personnelle pour que quelqu'un d'autre puisse m'y être d'une quelconque aide...

Sans hâte, je ramassai la photo qu'il avait posée sur la table entre nos verres, et la remisai dans mon sac à main. La suite de notre entrevue ne fut qu'une horrible torture teintée de banalités et de sujets communs. J'avais autrefois juré qu'il n'y aurait jamais rien de tel entre nous, mais n'avais pas la ressource de trouver autre chose pour meubler l'inconfort. Quelque part, une petite voix me soufflait que cela devenait récurrent dans ma vie, ces derniers temps, et que cela devait forcément signifier quelque chose. Je levai les yeux et regardai enfin Mirvin pour de vrai, alors qu'il payait le garçon pour nos consommations.

Il avait vieilli. Lui aussi. Ses traits s'étaient empâtés et quelques cheveux gris avaient fleuri à ses tempes. Il n'en restait pas moins cet ami infiniment précieux qui saurait en son temps me pardonner pour la fausseté de la deuxième partie de cette entrevue. Il aurait - comme toujours - l'âme noble et généreuse, et m'assurerait avec la plus profonde sincérité que cela n'avait pas d'importance, qu'il faut toujours une première fois...

Moi, de mon côté, je ne pouvais m'empêcher de hurler en silence qu'un jour, il y en aurait une dernière et que probablement, aucun de nous deux n'en saurait rien.

*

*

Et voilà... Cela faisait des heures que je roulais vers ma destination, happée par un mélange subtil de concentration et de détachement. Dans le rétroviseur, la route repartait en arrière, disparaissant à cet horizon affamé qui mangeait absolument tout. Bitume, arbres et villages, tous me saluaient une dernière fois dans

le miroir avant de s'en aller pour ne plus jamais reparaître...

J'avais l'impression d'être seule sur cette route, et dans un sens, sans doute l'étais-je. Je sentais dans mon dos le siège épouser mes formes, et mes mains s'occupaient des choses essentielles tandis que les roues avalaient les kilomètres, encore et encore. Dans cet espace confiné, mon esprit prenait ses aises. Mes pensées dérivait, affluaient et refluaient, selon un rythme sur lequel je n'avais aucune maîtrise... Je suis faite de chair, pensais-je. Cela me fit sourire, sans que je sois en mesure d'expliquer pourquoi. Mes mains, mon cœur, le sang dans mes veines, tous faisaient leur travail en silence, tous concouraient à leur mesure à ce que je parvienne à destination.

Est-ce que mon cœur irait aussi loin que celui de Grand-Mère ?

Est-ce que mes mains seraient aussi marquées que les siennes ?

Je choisis de ne plus penser à cela. « Je suis faite de chair » dis-je tout haut pour poser le constat et le conjurer tout à la fois.

J'ai dû regarder au moins quinze fois si je n'avais pas oublié les fleurs. Trois fleurs pâles, qui commençaient déjà à fâner, et ne prenaient pas plus de place à côté de moi que les tâches pastel qu'elles faisaient sur le siège passager à côté de la photo. Qu'allait-il se passer là-bas ? Qu'allais-je trouver ? Je jetai une fois de plus un

regard vers les fleurs obstinément muettes... Je finis par hausser les épaules. La réponse viendrait d'elle-même...

Peu à peu, le paysage me fit revenir à moi... Cela commença par des détails : une devanture ici, dont les affiches aux couleurs passées contaient des années de soleil et de nuits, la courbe d'un virage, une route que l'on prend d'instinct, un panneau indicateur qui manque... Autant de choses que j'ignorais savoir et qui se rappelèrent à moi avec une étrange intensité. Le GPS me dit de tourner à gauche, mais ma main avait déjà mis le clignotant à droite... Je décidais de l'écouter. La propriété n'était plus très loin maintenant... Ou pas ?

Je garai la voiture dans un petit chemin de terre, dans le froissement des herbes hautes contre la carrosserie. Le cliquetis du frein à main marqua la fin du voyage. J'éteignis le moteur et restai un instant à observer autour de moi dans le silence retrouvé. Le chemin, les haies, je connaissais tout cela, mais par une étrange alchimie, tout était subtilement différent. Plus petit, plus coloré et plus fade à la fois. Mon cœur battait fort sans que je puisse expliquer pourquoi. Après tout, le seul rendez-vous que j'avais ici était avec moi-même... Je baissai la vitre et sortis le nez dehors pour inspirer un grand coup, les yeux fermés. L'odeur d'humus des sous-bois environnants, l'étable des voisins, le ru qui courait sous

rangée de saules, tout revint d'un coup... Les journées à courir dans la prairie et la voix de Grand-Mère qui m'appelait... Et puis la mare aux elfes...

Je poussai un soupir. Je sortis mes chaussures de randonnée d'un sac plastique posé entre les sièges et - après les avoir chaussées - m'appliquais à en nouer les lacets. J'éprouvais autant d'impatience que d'inquiétude. Que resterait-il de tout cela ?

J'ouvris enfin la porte, attrapai les fleurs et sortis de la voiture. La réponse était au bout du chemin. Cent mètres...

Mes chaussures s'enfonçaient dans la gadoue et chacun de mes pas était ponctué d'un bruit de succion. J'étais tellement concentrée sur le fait de garder mon équilibre, que la mare se présenta à moi subitement, presque par surprise. Derrière quelques fils de fer barbelés, une petite étendue d'eau sombre aux feuilles flottantes. Et le silence. Je voyais des insectes marcher à la surface de l'eau, sans réussir à me souvenir de leur nom. Des herbes penchées, quelques mottes de terre... J'étais troublée par mon absence totale d'émotion. Rien. Pas un écho. Je regardai par terre. C'était complètement détrempé. Je décidai néanmoins de m'asseoir à même le sol, dans une tentative de changer de perspective. Je posai ma tête sur mes

genoux et regardai les mottes qui avaient un peu grandi. Rien n'y bougeait. Pas de couleurs, aucun étendard, pas d'appel de cor. Rien. Rien que des mottes.

Je restai un long moment ainsi, attendant un mouvement, un signe, tout en sachant qu'il était bien trop tard pour cela. Trop tard de quelques années sans doute. Alors je pris les fleurs et risquai un bras entre les barbelés pour les poser à la surface de l'eau. Elles flottèrent ainsi, dans les entrelacs d'ombre et de lumière projetées par l'arbre en face de moi.

Grand-Mère... Les châteaux des elfes ne sont plus... Il n'y a pas de joueur sur les feuilles qui flottent à la surface, pas de chevalier montant des scarabées, pas de mages aux oreilles pointues murmurant des messages aux oreilles des pissenlits... Je regardai les branches de l'arbre et ne vis aucun archer. Tout semblait parfaitement calme et normal, horriblement anodin, et je me surpris à me demander si Grand-Mère avait toujours su qu'il en était ainsi... Oui, sans doute. Et tout le mérite lui revenait, d'avoir su parer tout cela de magie et de rêve... Je refusai de penser qu'elle m'avait menti. Pas elle...

Le jour tombait maintenant. Je me relevai trempée jusqu'aux os, et décidai qu'il était temps de partir, alors que quelques

gouttes de pluie commençaient à tomber. Je fis quelques pas et me retournai, espérant apercevoir un éclat du coin de l'œil... La pluie dessinait des cercles à la surface de la mare, qui s'élargissaient, de plus en plus ténues, jusqu'à disparaître... Je me sentais seule et vaguement triste.

Le monde a changé Grand-Mère... Le monde a bien changé. Et moi aussi...

*

*

Du haut de ses branches, l'arbre regardait la petite créature s'éloigner à pas prudents. La silhouette, bien que différente, n'était pas inconnue. Quelque chose dans la démarche et dans l'attitude... Sans doute... L'arbre n'avait du temps qu'une notion limitée à l'horizon du cycle des saisons et se fichait bien des apparences. Les pieds profondément enracinés dans la terre et les branches qui chatouillaient le ciel et jouaient de la lumière, il savait bien combien tout est lié, combien tout change et se transforme, en permanence, et jamais vraiment ne disparaît. Il sentait la vie dans le vent et la pluie qui coulait contre son écorce.

Comme toujours.

Comme jamais.

Alors, sans regret, il abandonna une feuille de plus à la bourrasque qui passait par-là, et la regarda s'éloigner vers la petite créature, survolant les traces qu'elle avait laissées dans la boue...